

Louis Pailloux

REMPARTANCES

L
O
N
I

Résumé

Quatre poèmes, quatre chants.

Tous se placent à la fois sous le signe de l'immobilité et sous celui de l'errance, à l'abri d'une langue qui, autant qu'elle le peut, étend sur le « métier de vivre » (et de survivre) ses baumes et ses conjurations. Toutes les figures qui les peuplent se heurtent à des remparts visibles, invisibles, sentimentaux, naturels, familiaux, politiques, qui retiennent, précisément, leurs partances — typographiquement, même, comme si chaque élan de vers venait se briser sur la « justification » cassante et droite.

« On ne part pas » déclarait Rimbaud à l'orée de notre modernité. Ce recueil s'efforce d'interroger cette impossibilité qui travaille plus que jamais notre époque et ses solitudes sans issues apparentes.

Cette tentative passe par les mots de la fraternité et par la croyance inébranlable dans le pouvoir salvateur de la poésie.

© OLNI éditeur — 2026

ISBN : 978-2-487106-44-4

<https://editions-olni.com>

Louis Pailloux

REMPARTANCES

Madame de F.

Madame de F., sur un bateau au départ. Parle, chante et murmure pendant toute la traversée

J'ai tout quitté. Ai-je tout quitté ?

Et mon chagrin et mes hasards.

Et c'est dans moi que je plonge, sur ces vagues reposée.

Nul roman, ici, nulle forfanterie – une vie bleue et nue.

Une vie dans les yeux, par les yeux et pour eux.

Une vie exposée. Non tel un cauchemar, mais tel un
[conte d'enfance.

Un irréel grisant et qui ne meurtrit plus.

Mourir n'effraie plus les yeux de mon âme : je suis.

Non de savoir, mais d'intime conviction. De paysage
[dedans-défilant.

Mourir est une épopée qui ne me ferme plus la bouche.

Je meurs à chaque instant et m'ouvre à chaque instant,
[lèvre ou fièvre ou fleur.

Droit debout devant l’Océan.

Terre ferme ou bien d’exil. À tout coup heureuse.

Dans mon esprit, le pays où je vais n’a pas de nom.

L’un le nommait Pasargades, l’autre Hespérie.

Ma Troie est tout ici, ma Troie est maintenant.

Sur ses eaux, dans mes cheveux, pour mes mains qui la
[vivent,

Partout où les vents me délivrent.

Droit debout devant l'Océan, je ne désire plus lire,

Je veux regarder et entendre.

Plus de larmes et plus de cendres.

J'ai été très encombrée autrefois ; l'on m'a eue au fil des

[mots –

Et ma haste de défense est tombée quand

M'a envahie la tâche de fréquenter.

Les jardins s'en vont et les parcs avec eux,
Mais ils peuplent mon cœur comme un soleil

Ses parterres.

J'ai laissé ma mort loin derrière moi,
L'amour me couvre encore.

Sur terre, j'ai vécu d'ombres et de rivières.

Le sang a oublié le lys de mes yeux.

Je suis maintenant tout à fait empiaffée de vivre

Nous voilà loin désormais de la rive,

Et je me souviens des héroïnes :

Didon, Athénaïs, Stratonice.

Qui a aimé aimera.

Qui m'a aimée ne m'oubliera.

Brûlées de ma mémoire, les villes.

La nuit les nimbe.

Et tout mon cœur a vaincu sa ténèbre

Et lui que je veux oublier, pour lequel je fus Madame de F.

Lui le rigoureux, lui le pieux.

L'amour passe dans mes yeux plus loin que sa prose.

Ses mains ne me retiennent plus.

C'est blessée qu'il m'a faite,

et c'est sur ce bateau qui m'emporte en beau pays

[inconnu,

Que sans lui je renais.

Blessée, je suis semée d'anges, et
Madame de F. ne sait plus l'or noir de ses souffrances.
Elle vogue comme un souffle sur un feu renaissant.

L'amour passe dans la mer comme un refuge pour mes
[anthumes déchéances –

Rien n'est plus des liens mauvais du temps dernier.

J'ai noué mon âme comme une chevelure de Bérénice,

Et personne ne me dénouera plus –

Sinon le monde, ou l'infini.

Madame de F. fait quelques pas sur le gaillard d'avant ; on la regarde. Madame de F. a de l'âge, mais semble si jeune encore.

Que l'on saigne mon passé, ne m'importe !, je suis devant comme un rameau à la fenêtre du rêveur.

Devant la lucarne de mes yeux toutes les lumières passent et déclinent la mer et les crépuscules et les soirs.

Madame de F. voyage. Et dans son cœur tout un grand peuple de désirs rêve de naufrages, d'îles et d'escales.

J'ai dans mes nuits les plus beaux rêves.

Mes matins palpitent comme un pouls de nouveau-né.

Je suis dans la noce et l'été de mon voyage

Comme une communiant aux liesses de ses sœurs.

Madame de F. ne mourra plus pour rien,
Ni sans la sépulture d'un sourire.

Je longe le golfe où des étoiles ont caressé leur passé.
Les mots d'enfance et de ma mère me reviennent
Dans les pénombres à veilleuse de maints contes ;
Et la force de mon père m'arrachant au sol natal
Pour me donner d'un baiser de quoi noyer mes ombres.

Je suis heureuse et tout le mal s'égare
Et le haut-ciel file le tissu de mes yeux.

Dans la houle dense et mouvante qui me prend par
[endroits

Je danse des tumultes et passe mon corps sous des reliefs
[délicieux.

Tous les nocturnes du monde sont poésie
Pour qui a délaissé les fantômes de l'absence
Et les tendresses mâles ou guerrières.

J'ai déchiré toutes mes lettres et ne garde que mon visage.
Et ce n'est pas l'égoïsme qui m'enserre, puisque tous les
[lointains
Des continents ont rejoint les mets secrets de mon festin.
Et si j'ai blessé qui je fus, j'aime encore les vestiges
[errants de sa présence
Sonore et frissonnante.

Mon bonheur qui tangue est une rumeur vaste comme
[la musique,
Où le temps d'hier ne bat que pour un demain de voltige
Où tous les présents cherchent leur cavalière.

Rien ni personne ne dérange plus la sérénade sans tiédeur
Où je sens s'ébattre mes ailes.
Toute la noirceur déguisée pour un jour,
Je rêve de nouveau à l'envol de mon éternité.

Plus ne m'effraient les sourdes avances d'une ignorance
[oubliée]

Ni d'un savoir de livres épais et ronronneurs :

Je me nappe de brume dans cette mémoire neuve

Qui me pousse à quitter les peaux d'argile des

Frêles souvenances.